

LITS

Mélanie Landreville

Numéro 161, printemps 2019

La matière s'est, de tout temps, mise à bouger seule

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91049ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Landreville, M. (2019). LITS. *Moebius*, (161), 55–64.

LITS

Mélanie Landreville

Il m'a demandé si je voulais le suivre chez lui. Il faisait chaud et le soleil tachait Montréal. L'avenue sur laquelle on s'était installés pour prendre un verre et manger, histoire de faire connaissance, était en construction. L'aspect éventré de la rue, la poussière, les pelles à l'arrêt, les clôtures Frost qui délimitaient les endroits où la circulation pouvait encore s'aventurer, les tas de roches, de déchets, les canalisations mises à nu, tout ça disait l'état dans lequel je me trouvais. J'aurais pu lui dire *je rentre à la maison, je me sens épuisée, ravagée, éprouvée, trouée, éventrée. Tu vois le trou, là, dans la rue? Tu vois comme il est vide, comme il donne un aspect terrifiant à la circulation? Et bien, moi, ma pensée, mon corps, mes sentiments, nous avons autant de mal que la rue, la circulation, les ouvriers de la voirie qui s'ex-ténuent au travail pendant que le soleil plombe son enfer sur leur peau. Même si elle en a pris l'habitude, la peau reste vulnérable aux rayons. Elle a peut-être l'aspect du cuir robuste, traité, tanné, mais elle sent les assauts cancérigènes du soleil.*

J'aurais pu dire tout ça. Je n'ai rien dit.

Durant notre rendez-vous et jusqu'à ce qu'il me demande de l'accompagner chez lui, nous n'avons rien échangé de

touchant, d'attachant qui aurait eu pour portée un semblant d'intimité. Nous nous sommes contentés de parler d'économie, de politique, de musique, d'alimentation, de survie après la mort du capitalisme, de division des tâches dans les organisations militantes. Sans rien approfondir. Sans aborder de questions personnelles. Il ne m'a pas demandé qui j'étais. Je n'ai pas pu faire dévier la conversation en lui disant *tu pourrais commencer par me parler de toi au lieu d'attendre que je révèle l'étendue de mes ambiguïtés*. Je ne lui ai pas demandé de dévoiler l'ampleur de ses manques affectifs, de m'en dire plus sur sa relation avec son ex, la mère de ses enfants. Rien, dans nos échanges, ne suggérait de rapprochements. S'il y avait de la sensualité, elle n'était pas palpable entre nous. Ce que je ressentais, plus fort que n'importe quoi, c'était l'envie que la rencontre, malgré ce quelque chose d'inconfortable qui ressemblait plus à du volontariat qu'à la naissance du désir, fût une réponse, même temporaire, à la déroute dans laquelle j'étais plongée. Lui non plus ne me désirait pas. Nous étions comme deux animaux blessés qui auraient tout tenté pour échapper aux cris émanant de la terre.

Je n'étais pas là devant cet homme, mais engouffrée ailleurs, hantée par la disparition de Petit Frère. Celui qui avait décidé d'en finir avec une vie qui n'était en rien ce qu'elle aurait dû être. J'ai regardé la tête découronnée de l'homme. La transparence de mon regard ne racontait rien. L'homme devant moi, penché sur son plat, levait des yeux qu'il voulait joueurs. J'ai reconnu ce regard. Ce regard qui en dit long, qui veut en dire long. Et je sais que j'ai mimé. J'ai mimé avec les yeux, élaboré des pétilllements. Je lui ai envoyé des étoiles, aussi fausses et fabriquées que celles qu'il lançait vers moi. Je sentais qu'elles ne possédaient pas suffisamment d'énergie pour traverser jusqu'à lui de

l'autre côté de la table. Je constatais les dégâts, presque indifférente. Il n'y avait là rien que l'on aurait pu prendre pour du désir. Tout tombait entre nous. Même les plats apportés par le serveur. Tout était raté : exécution et présentation. Je n'avais ni allant ni penchant. Sur cette terrasse, je me sentais exposée, mise à nu, sans que personne pût s'en apercevoir.

Il m'a demandé si je voulais venir chez lui. Un réflexe, sans doute. J'aurais voulu qu'à ce moment-là, quelque chose dans ma manière d'être lui suggère que je ne pouvais pas. Je voulais pouvoir, mais je ne pouvais pas. Je voulais dire *je ne peux pas. Pas comme ça. Il manque de tout. Il manque d'abord et avant tout de moi. Je ne suis pas là.*

Je me sentais en colère parce qu'il avait été en retard. À la dernière minute, il avait décalé notre rencontre, mais moi, déjà, je n'en pouvais plus ; la journée avait été atroce, un carnage. *Je n'ai rien sous la peau, aurais-je voulu être en état de lui dire. Ou bien je n'ai rien sur la peau, et là, je ne te parle pas de vêtements. Je te parle de protection. Tu devrais savoir, tu saurais si je pouvais te dire les choses, si je pouvais parler de moi à qui que ce soit, que c'est la peau même qui manque, qui me manque.*

Sa peau n'était pas en jeu. Au fond, ce que ce type désirait sans doute et que j'étais incapable de lui offrir, pas aujourd'hui, pas comme ça, c'était que je le désire comme j'avais désiré d'autres hommes avant lui. Il voulait me désirer comme d'autres hommes m'avaient désirée. Il voulait que je me laisse aller au désir comme je m'étais abandonnée au désir avec d'autres hommes avant lui. Et j'aurais voulu cela. Moi aussi. J'aurais voulu le désirer comme j'avais désiré. Je voulais me sentir désirée comme on m'avait désirée.

Le fait est que j'étais déçue et la journée avait été trop difficile.

Depuis la mort de Petit Frère, les journées avaient été difficiles. Mon cœur lâchait plusieurs fois par jour. Et plusieurs fois par jour, il fallait le remonter, le mettre à l'heure, lui prodiguer des soins délicats. À cela se mêlait l'anxiété parce que je ne pouvais rien faire ; je ne ramènerais jamais Petit Frère. Il était mort. Le petit frère s'était suicidé. Suicidé pour toujours. Pour de bon. Dans l'horreur d'un sale esseulement. Petit Frère trop blessé. Trop troué. Criblé. Criblé par la lâcheté de tout le monde.

Toute la journée, des images de son visage m'étaient revenues en mémoire : des appels auxquels je ne pouvais rien répondre. Le résumé de son histoire, un autre appel qui ne cessait de retentir. Notre histoire, depuis sa naissance, jusqu'à mes dix-sept ans, année où j'étais partie de la maison, m'abattait. Petit Frère avait douze ans. Encore petit. Si petit. Un enfant. Il m'appelait parfois maman. Parce que j'en prenais soin. Parce que je le défendais. Parce que je l'encourageais. J'étais partie sans lui. Je l'avais laissé derrière moi. Laissez à l'abandon.

Le jour du rendez-vous avec cet homme, alors que moi, je ne pouvais plus rien pour personne, j'essayais de rester à flot, de ne pas sombrer dans la culpabilité. Mais elle tirait sur moi, impitoyable. Je perdais beaucoup de sang. Je perdais les batailles, les unes après les autres. J'aurais sans doute dû annuler la rencontre. Oui, j'aurais sans doute dû le faire. J'aurais pu dire, en apprenant qu'il ne pourrait pas être là à l'heure, j'aurais pu dire *le temps nous déborde, presse mon cœur, mon désir, la solitude dans laquelle j'ai peur de demeurer coincée. Même si j'ai peur de ne jamais m'en*

remettre, même si je crains de ne trouver personne à aimer, j'ai perdu trop de batailles aujourd'hui, et trop de sang. J'ai besoin de ma soirée pour allumer un feu, étendre des fougères au sol et m'absorber dans le fleuve d'algues, de boue, d'étoiles et de nuit, pour calmer la morbidité qui envahit chacun de mes nerfs, de mes muscles, et rigidifie ma langue. J'aurais pu en profiter pour fermer les volets et m'allonger sur mon lit, sanctuaire de passions tristes depuis les dernières semaines.

Je n'ai rien dit.

J'aurais pu dire je suis malade, je porte un suicidé dans les veines. Ma conscience est le territoire d'une hantise, je suis une nation occupée, anéantie, renversée au cœur même de son paysage. Je parle ruines et grésillements. On m'a arraché des pierres, des plaines, de fameux décors, mes fresques ont été vandalisées. Mes peuplades décimées. Elles errent la nuit, le jour, comme des enfantées miséreuses.

Je n'ai rien dit.

Les lumières dans la rue commençaient à prendre la relève du soleil. Il m'a demandé si je voulais qu'on aille chez lui. Je ne sais plus comment j'ai dit oui. On a payé chacun sa facture. J'ai pensé que j'aurais préféré marcher dans le parc pas loin. J'aurais préféré que mon ventre ne soit pas de marbre. J'aurais préféré être capable de dire je penche pour une promenade au parc, aller faire le tour de l'étang, déambuler. Je préfère qu'il n'y ait pas de but. Que du mystère, et la cohérence de nos pas pour remplacer l'incohérence de tout ce qui arrive, est arrivé, arrivera encore, assurément.

Il ne m'a pas demandé qui j'étais. La question devait lui paraître sans intérêt. Sans équivoque, je peux dire que je n'aurais pas su y répondre. Je n'aurais pas

pu offrir de réponse totalisante. Qui, de toute façon, attend une somme exhaustive de ce qui ne peut être qu'une accumulation de fragments ?

Il ne m'a pas demandé qui j'étais. J'aurais pu lui répondre si j'en avais été capable *pulvérisée par la nouvelle du décès de mon frère et par le retour de ma famille dans le présent, je suis un débris perdu au milieu de ses débris.*

Mais il n'a rien demandé et je n'ai rien dit.

En direction de chez lui, nous pédalions. Lui devant, moi, exténuée, derrière. Je le suivais à travers le dédale qu'était devenue la rue. De loin, je le regardais et je me disais *peut-être que, une fois sa peau touchée, nos corps enlacés, ça ira ; le désir viendra. Peut-être pas le désir pour lui, particulièrement, mais le désir, la connaissance des corps, le plaisir de tenir quelqu'un, que quelque me tienne.* Pour le moment, il ne fallait qu'avancer.

En barrant mon vélo, j'ai remarqué qu'il avait l'air enthousiaste. Je me sentais dubitative. Comme rigidifiée par l'attente. L'expectative. Je sentais que je ne m'appartenais pas. Mes moyens, ma personnalité, mon humanité, tout ça, tout ça n'existait plus. À ce point, j'étais déjà ignorée. Ignorée depuis toujours comme une personne de peu d'importance, comme une personne qu'on n'aime pas, dont on ne veut pas, dont il faut à tout prix se distancier. J'avais acquis, sans la rechercher, sans la demander, cette distance majestueuse.

Majestueuse. Quand je dis ce mot, je pense au fjord. Maintenant, j'y pense. Sur la terrasse, je n'y pensais pas. J'y pense maintenant, parce que je suis vivante. J'ai retrouvé certains repères. Je peux me tenir dans l'événement comme je me suis tenue debout, dans le fjord, une

fois, alors que la marée était basse et que je m'étais aventurée loin de la berge. J'étais seule au milieu des montagnes serties dans la brume. Seule au milieu du vent, des exhalaisons d'algues, d'humidité, exaltée. La beauté me dévorait, m'engloutissait. Prenant plaisir à imaginer le fleuve revenir trop vite et m'emporter dans cette beauté, j'étais béate. Pas enlevée par les eaux pour conclure ni pour mettre un point final à ma fiction, à mon existence, à toute cette complication qui me suivait depuis ma naissance. Seulement engloutie vers autre chose, une autre mémoire, une mémoire inconnue, un imaginaire dérouté, dévoyé et, par là, renouvelé. En ce moment, en ce cheminement de l'écriture, de la découverte du récit à travers les mots de ma langue, je suis debout, pieds nus sur le lit d'une rivière tumultueuse. Pas le temps, pas l'espace d'interroger l'humour. De faire des remontrances aux éparpillements, au besoin de stase qui précèdent un moment important. Quelque chose qui touche, qui me touche, qui abolit la trop grande distance, me rattrape. Le majestueux me remplit, remplit l'écart, la marge, l'interstice, l'intervalle, l'alinéa. Il s'élabore aux tissus de la plante de mes pieds pour jargonner sa relation au monde jusque dans mes doigts. Il est un pari risqué. Il est le risque d'être au centre des flots, de voir tout ce qu'ils révèlent ou emportent. D'être là pour voir, pour expérimenter, comme toujours, mais cette fois, avec la bouche ouverte comme une méduse, prête à tout électrifier. Oui, c'est ça. Maintenant, je suis prête à allumer le sens; à désarticuler la construction des attentes.

Il avait l'air satisfait, enthousiaste. Peut-être nerveux. Impossible de savoir. Entre mon ventre de marbre et la ruelle sombre, je n'aurais pas pu dire ce qu'il y avait en lui; trop débordée par le mort, le suicidé, Petit Frère. J'aurais

voulu dire bouger me blesse. Je suis emmurée. Le cadavre de mon frère m'outrepasse. Je suis une tonne de ciment. Je ne suis personne. Je suis morte ! Ne le vois-tu pas ?

Je n'ai rien dit.

Nous sommes entrés dans son appartement, par la cuisine. Malgré son orientation sud-ouest, aucune plante ne rehaussait le décor. Une odeur de blé sucré humecté de lait caillé flottait dans l'air. Des bols de céréales abandonnés par les enfants, le matin même ou la veille, traînaient. Ça m'a laissé une impression de désespérance infinie, sans frontière étanche, menaçant à tout instant de faire irruption. J'ai pensé que nous écouterions peut-être de la musique. Nous discuterions encore un peu. Peut-être que tout ça me ramènerait à la vie. À ce stade, la seule chose qui devait l'intéresser, c'était la baise. J'aurais dû aussi en être là. Par le passé, quand j'étais moi, que je connaissais mes réactions, mes manières d'être et de bouger, ma manière de sourire, de regarder dans les yeux, quand le mort ne me traversait pas encore, le sexe, j'aurais pu.

En nous déplaçant de la cuisine au salon, je me suis retrouvée avec un verre d'eau dans une main. Au salon, nous étions mal à l'aise. J'étais à la surface des choses, de moi. Sur les murs, des dessins d'enfants affichés, des photos de famille dans des cadres. J'ai parlé de cela. Surface. Rester en surface. Surnager au-dessus du réel, dans la proximité corporelle, à la pression de devoir donner quelque chose. Donner quelque chose que je n'avais pas, que j'aurais souhaité ressentir, que j'aurais aimé donner. Désirer reprendre, avant qu'il ne soit trop tard, le peu de territoire que j'avais cédé, que j'allais céder. Reprendre ce qui m'avait déjà été enlevé, confisqué par la déraison de l'existence quand elle s'était mise à s'effondrer quelque

part en marge de moi, quand la marge s'était distendue si largement que le seul constat à faire avait été que jamais il n'y avait eu de centre. Que le centre se révélait mirage, spectre ou hologramme.

L'homme s'approcha, souriant, posa ses lèvres sur ma bouche. Le mort prenait toute la place. Répondre au baiser par un baiser. Déclencher le mimétisme. Gémissément appréciateur de l'homme. Gémissément appréciateur de la femme. C'est le code. J'ai des connaissances. Je sais me comporter suivant le flan de l'homme. Une mécanique bien apprise. Mais je ne suis pas moi. Je ne suis pas là. Je ne suis pas à moi. Je ne suis pas d'ici. Je ne suis pas synchrone avec moi-même. Pas un corps. Une masse. Pas de nerfs. Je ne sais pas comment arriver. Comment parler. Me mettre en branle. Arrêter la mascarade. Il faudra danser. Aller au bout. Il n'arrêtera pas. Même quand le corps aura cessé de gémir, de bouger. Il continuera d'aller et de venir. Même étonné de me voir si inerte. Il ira jusqu'au bout. Déçu. Mal à l'aise. Résolu, pourtant, à tirer ce qu'il s'est attendu à recevoir. Résolu à prendre ce que ma présence dans ses draps l'a convaincu être sien peu importe les circonstances, peu importe l'état du corps, de la présence, de la relation.

Couché auprès de moi, il reprend son souffle. Je suis incapable de penser. J'étouffe. J'ai honte. Il feint. Il doit feindre la satisfaction. Ça ne fait aucun sens s'il ne feint pas. Il soupire. Nous ne nous touchons pas. Soudain, la nausée. Le reflux des larmes bondissant du cœur à la gorge, jusqu'aux yeux. La violence de l'assaut. L'impossible barrière à franchir. J'aurais voulu dire *venir chez toi était une erreur. Nous nous sommes servis l'un de l'autre pour la douleur, parce qu'il n'y avait pas d'autre issue.* J'aurais voulu ajouter *mais que*

*faisais-tu en moi quand je ne bougeais pas, quand tu baisais
un cadavre?*

Je n'ai rien dit.